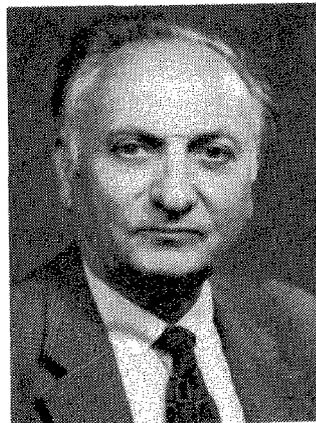


# *LE M.U.R.S., DIX ANS DÉJÀ*

---



**Robert MALLET**

C'est dans cet amphithéâtre même où nous sommes réunis\* qu'en 1974 le Mouvement Universel de la Responsabilité Scientifique a pris naissance. Ses fondateurs et son animateur actuel ont souhaité jeter un regard sur son action depuis sa création pour projeter ensuite ce regard vers son avenir.

Il m'appartient d'évoquer les origines, les motivations et les premières années de la vie du M.U.R.S.

---

\* Le grand amphithéâtre de la Sorbonne à Paris.

Le Mouvement est né d'une prise de conscience collective par les hommes de science français de la nécessité de donner à la notion de responsabilité la place prééminente qu'elle doit occuper dans l'évolution du monde.

Il apparaissait qu'une coopération scientifique universelle était indispensable pour assurer aux hommes un véritable progrès dans le respect de leurs droits mutuels, non moins que de leurs devoirs. La communauté scientifique devait répondre aux questions qui engageaient l'avenir de l'humanité en répondant de son pouvoir. Ce double devoir de réponse exprimait toute l'étendue et la portée de la notion de responsabilité : faculté de répondre à et de répondre de. Les considérants de l'acte de fondation du M.U.R.S. traduisirent les raisons essentielles de susciter l'action. J'eus l'honneur de présider le comité de rédaction. Je crois utile de rappeler aujourd'hui ce texte initial :

Considérant :

- que l'Humanité doit rechercher des solutions communes aux problèmes qui commandent le destin de l'espèce ;

- que ces problèmes ne trouvent de solution que dans un équilibre entre la connaissance que l'homme a de l'Univers et la compréhension qu'il a de lui-même ;

- que la science procède d'observations, d'hypothèses, d'expériences et de résultats qui interviennent dans les transformations de la nature, influent sur la vie sociale et la vie intérieure de l'homme et conditionnent son devenir ;

- que les hommes de science de toutes disciplines, des sciences de la nature aux sciences humaines, conscients de leur responsabilité et de leur mission universelle ne peuvent se désintéresser des conséquences de leurs travaux ;

- qu'ils ont le devoir d'apporter leur concours à la satisfaction des besoins et des intérêts de la société, à l'information de l'opinion et à l'élaboration de décisions qui concernent la communauté mondiale ;

il est créé un Mouvement Universel de la Responsabilité Scientifique, organisation indépendante qui n'a aucun caractère gouvernemental, ethnique, politique ou confessionnel.

Je cite les termes mêmes insérés dans les statuts.

Cette indépendance absolue à laquelle nous tenons essentiellement nous a valu, comme toute indépendance vraie à la recherche de ses moyens, des difficultés financières. Mais on peut dire, en y trouvant un sujet de satisfaction, que les pouvoirs publics de notre pays, quelles que soient leurs tendances, ont tous pris le M.U.R.S. en considération et ont compris son rôle de vecteur objectif comme sa valeur de symbole agissant.

Le M.U.R.S. ainsi créé a eu pour objet (je vais me référer de nouveau aux statuts) :

- d'établir un forum permanent où

les hommes de science et de culture se réuniront et se concerteront avec d'autres personnes intéressées pour mettre en évidence et discuter des problèmes qui peuvent résulter pour l'humanité du développement de la science et de ses applications ;

- d'inciter à une prise de conscience générale des questions qui se posent à la société et à ses membres en confrontant les évaluations des bienfaits et des risques de ce développement ;

- de servir de tribune pour porter à la connaissance du public les résultats de ces débats et pour formuler les options destinées à ceux qui ont la responsabilité des décisions ;

- de stimuler une réflexion prospective rigoureuse sur l'homme et la planète et sur les mesures à prendre dès aujourd'hui pour garantir leur avenir.

Les buts étaient donc très précis. Valéry Giscard d'Estaing, alors président de la République, dans son discours inaugural, devait ici même insister sur l'un des points essentiels de la mission en disant : "Il y a la responsabilité du savant, certes, mais aussi la responsabilité collective devant la science qui montre bien en quoi la science n'est plus l'apanage des seuls scientifiques mais engage aussi la responsabilité des autres ; je crois en conséquence que le progrès viendra plutôt d'une concertation des hommes de science avec les autres hommes et notamment avec les hommes politiques que d'une réflexion en chambre des savants entre eux".

Dans cette perspective, ébauchée par le chef de l'Etat lui-même, il devenait donc pensable, sans présomption, sans utopie, d'avoir pour objectif ultime la création d'un dialogue permanent entre les hommes d'Etat et les hommes de Science (nous disions parfois entre les chefs d'Etat et les chefs de Science mais les hommes de science n'aiment pas, à juste titre, le mot chef. Nous voulions seulement, par cette expression, permettre d'opposer à la raison d'Etat... les raisons de la Science). Les ambitions étaient grandes mais elles étaient à la mesure des très grandes inquiétudes qu'elles motivaient. De toute façon il faut toujours viser au plus haut pour atteindre les hauteurs estimables.

Les réalisations du M.U.R.S. commencèrent par le Colloque international "Biologie et Devenir de l'Homme" en Sorbonne, au cours duquel s'élaborèrent les statuts de l'association. Les actes de ce colloque constituèrent la première publication du M.U.R.S., un volume de 600 pages, avec 140 participants parmi les plus hautes personnalités scientifiques de 37 pays qui s'étaient exprimées au cours de débats fort animés dans l'exposé loyal des argumentations parfois très différentes.

Le 24 novembre 1976, voici donc exactement 10 ans, eut lieu la conférence inaugurale du cycle de Cours Publics en Sorbonne par le professeur Jean BERNARD sur le thème "Hématologie et responsabilité scientifique". C'est la naissance de ces Cours Publics que commémore plus particulièrement la séance d'aujourd'hui avec la fidélité dans l'accompagnement et l'approbation de notre plus éminent soutien. Ces cours ont répondu à l'une des raisons d'être du M.U.R.S. : les rapports entre la communauté scientifique et le public, la communication entre les tenants du savoir et ceux qui en reçoivent les effets (je dis bien les effets, pas forcément les bienfaits).

Après les exposés, auditeurs et conférenciers dialoguaient très librement. Depuis ce moment, les cours ont été ininterrompus, la première année sur des sujets divers, les années suivantes sur des thèmes particuliers : Génétique et responsabilité, L'Homme et les climats, La responsabilité scientifique et l'enfant, Les Mathématiques, L'Homme et son cerveau, Espace et communication, Science et langage, Risques nouveaux, Le Progrès scientifique face à l'inégalité sociale, L'Evolution : 100 ans après Darwin, où en sommes-nous ?

On peut dire sans exagération que les plus grands noms de la science française ont participé à ces cycles de conférences publiques avec le même intérêt pour la mission du M.U.R.S. et le même désintéressement, car le bénévolat fut la règle.

Un auditoire assidu, fidèle, s'est constitué auquel, suivant les sujets traités, se sont ajoutés des auditeurs spécialisés.

Deux séminaires en Sorbonne ont été organisés, l'un en 1977 sur "Génétique et mesure de l'intelligence" avec notre ami Albert JACQUARD, l'autre en 1978 sur "Le mode d'action des médicaments psychotropes". Une conférence en collaboration avec l'UNESCO a eu lieu en 1977 sur le thème "Croissance quantitative et qualité du développement global" par le professeur COLOMBO, membre du Club de Rome.

En 1980 s'est tenu à Orsay un colloque franco-américain sur "L'évaluation des risques et le processus de décision".

Conférences, séminaires et colloques ont été enregistrés pour réaliser des cassettes mises en vente ; d'autre part de nombreuses conférences ont été filmées

pour des télévisions de pays francophones d'Afrique.

La relation entre les autorités politiques et les personnalités scientifiques, but éminent du M.U.R.S., s'instaura en 1978 après la réception par Valéry Giscard d'Estaing à l'Elysée du comité de patronage du M.U.R.S. Ce jour-là, le président de la République chargea le M.U.R.S. d'une réflexion prospective sur les choix majeurs de l'évolution scientifique et technique pour l'espèce humaine.

La réflexion fut menée par un groupe de scientifiques, une vingtaine, auxquels avaient été adjoints des économistes et des sociologues. J'ai eu l'avantage de réunir à la Sorbonne, régulièrement, pendant des mois et des mois, les membres de ce groupe. On traita des huit thèmes suivants : nombre, qualité, énergie et ressources, technologie, économie, travail, espace-temps, et le savoir.

Le résultat : huit rapports au bout de deux années. Tous très denses et riches, très personnalisés, peut-être trop personnalisés. Les divergences apparaissaient plus que les convergences. Nous savons bien que les progrès se produisent parfois plus sur des disparités, sur des démonstrations contradictoires que sur de lisses confluences. Mais en l'occurrence, au plus haut niveau de l'Etat, on attendait de nous une vision de préférence commune et des prévisions plutôt concordantes. Nous songeâmes à constituer un document général d'où émergeraient les propositions positives et communes assorties de réserves dûment étayées. Le temps nous manqua. Les responsables politiques qui nous avaient demandé ce travail quittèrent le pouvoir. Les nouveaux détenteurs du pouvoir ne s'intéressèrent pas à une mission décidée par leurs prédécesseurs. Ce fut l'époque où le ministre de la Recherche organisa

un grand colloque sur les Sciences et la Technique où, il faut bien le dire, nous ne fûmes guère présents, non que nous ne l'ayons pas désiré mais parce qu'on ne nous y avait pas désirés...

Nous touchons ici du doigt (je le dis dans un apolitisme absolu) la difficulté pour les hommes de science d'être à l'abri des variations politiques dès lors qu'ils sortent de leurs laboratoires pour se mêler non pas de politique politicienne mais simplement de politique de l'homme, et l'on comprend parfois la tentation qu'ils ont de se mettre à l'écart de la vie sociale pour se consacrer à leurs travaux en pensant que, de toute façon, les résultats de leurs recherches finiront tôt ou tard par avoir une répercussion sur les modes d'existence.

Le M.U.R.S. a précisément pour ambition de donner à l'homme de science une meilleure perception de son rôle social au contact d'un public dont il doit sentir l'appétit de connaissance mêlé à bien des inquiétudes sur l'avenir de l'espèce. Par là-même, le M.U.R.S. souhaite favoriser en chaque individu une meilleure connaissance de soi, tout en lui faisant acquérir un sens plus développé du destin collectif des hommes et des dangers à éviter pour que ce destin ne se transforme pas en hécatombe, non pas seulement par des égoïsmes incitateurs de guerres mais, plus graves encore parce que moins apparents, par des égoïsmes provocateurs d'indifférence à la misère des autres, une indifférence aux effets mortels.

C'est pourquoi le M.U.R.S. avait fait figurer dans son appellation l'adjectif universel, c'est pourquoi il y demeure fidèle. Cet universalisme dont la planète ne saurait plus se passer et qu'elle subit par la force des choses, le M.U.R.S. voudrait qu'il s'imposât plus vite par la force de l'intelligence. Mais il faut admettre que, bien que la science puisse être le domaine privilégié

de l'entente des esprits de toutes appartenances nationales, les scientifiques ne sont pas encore prêts à constituer le front commun des connaissances dans la seule patrie de la vie.

Nos démarches pour créer des branches nationales du M.U.R.S. rattachées au tronc international et nourries de la même sève, ces démarches ont abouti à des contacts intéressants et prometteurs mais non pas encore concrétisés, si ce n'est au Canada.

D'autre part, la rencontre essentielle entre chefs d'Etat et hommes de science pour tenter de donner plus de savoir aux politiques et plus de pouvoir aux scientifiques dans un échange de responsabilités concernant les problèmes qu'aucune nation ne peut éluder en raison de son inter-dépendance inéluctable parmi les autres nations, cette rencontre permanente que le M.U.R.S. voulait provoquer n'a pas eu lieu. Elle est pourtant inscrite dans l'ordre normal des événements porteurs de l'avenir, à l'écart des grands organismes internationaux dont nous ne contestons pas l'importance et la nécessité, mais dont nous savons les difficultés et les remous par suite de l'hostilité des blocs qui les composent.

Le M.U.R.S. voudrait, voudra (je suis optimiste) susciter le lieu indépendant où les pensées et les connaissances seront seules en compétition sans blocs, ni blocage, parce que les bonnes idées et les sciences dignes de ce nom appartiennent à l'humanité et non à quelques-uns. La tâche est immense, elle n'a encore été qu'ébauchée, mais au bout de ces dix années nous sommes forts d'une expérience et plus lucides quant aux méthodes à suivre, nos idées se répandent, rayonnent, même si notre mouvement n'est pas mentionné. Nous aidons les saines évolutions, nous soutenons les judicieuses prévisions, nous allons au plus concret dans les conférences pour servir la cause

R. MALLET

de l'esprit et, quand il le faut, celle d'une morale qui ne contredit pas l'indispensable objectivité de la science. La création du Comité d'Ethique en France en est la preuve. Faut-il rappeler que ce Comité d'Ethique, créé par l'Etat en 1983 comme l'autorité la plus haute pour décider ou non de l'application de certaines découvertes est présidé depuis sa fondation par le professeur Jean BERNARD et compte parmi ses membres le professeur Jean DAUSSET, actuel président du M.U.R.S. ?

Je me tourne maintenant précisément vers celui qui a bien voulu, au début de 1983, assurer la relève pour donner au M.U.R.S. une nouvelle dimension en lui apportant la caution de sa personne et de sa réputation comme l'exemple même de la responsabilité du savoir dans la mise en question de l'avenir du Monde.

Cher Jean DAUSSET, il vous reviendra de dire tout ce que vous avez réalisé en trois ans, tout ce que vous mûrissez pour demain avec l'aide assidue et éclairée du secrétaire général, mon vieil ami Michel BARRAULT.

Nous savons, vous et moi, ainsi que les professeurs Jean BERNARD et Jean-Claude PECKER, ainsi que le recteur AHRWEILER, qui fut membre du premier conseil d'administration du M.U.R.S. comme présidente de l'Université de Paris I, nous savons que le progrès d'une société n'est jamais le résultat d'une fulguration - sinon par des violences qui, le plus souvent, expriment un recul - nous savons la vertu des tenaces clartés pour la maturation des fruits. Le M.U.R.S avance, sûr de son idéal, conscient des réalités, dans la sage lumière de la patience passionnée.

**Robert MALLET**  
**Président fondateur du M.U.R.S.**